

Essche, Hamme, Audegem, Waregem, Gavere, Anderlecht (Vierweyde), Saventhem, Anderlecht (Scheut), Loth, Ruysbroeck.

Personne, plus que nous, n'est disposé à rendre hommage aux qualités flamandes : l'énergie, la persévérance, la jovialité, le lyrisme, une intelligence saine. Mais il faut avouer que, par un concours malheureux de circonstances, ce peuple admirable est le plus ignorant et le plus fanatique de l'Europe occidentale. A qui fera-t-on croire qu'une question universitaire émouvra des paysans illettrés, si l'on ne fait appel à d'autres sentiments que ceux d'une haute raison, si l'on n'attise la haine de race, qui conduirait ici à l'idolâtrie de l'isolement, la rivalité des classes sociales — envie du terrien contre le bourgeois affiné qui semble le dédaigner en parlant une autre langue, — si l'on n'en fait aussi la condition du relèvement des salaires ?

Et tous les dimanches se renouvellent ces excursions oratoires. Des hommes éloquents vont porter la flamme au cœur de la mère Flandre, et l'on conte que, s'unissant malgré les divisions politiques, socialistes, catholiques et libéraux s'embrassent dans les estaminets, devant les lourds paysans dont Laermans est le peintre génial et Georges Eekhoud le grand mémorialiste, communiant là dans l'amour de la civilisation flamande, purement flamande. Quelques jours après ces conférences dont on vient de lire la liste, un bourgeois d'Anvers remettait cinq mille francs à M. Van Cauwelaert, député, pour la propagande. Et les dons affluent, tandis qu'un journal anversoïse demande que l'anniversaire de la victoire des Éperons d'Or soit célébré cette année avec plus d'éclat, pour favoriser la campagne contre l'Université française de Gand.

Que ce parti soit puissant, les craintes des députés flamands qui lui sont hostiles le laissent comprendre à suffisance. Que ses exigences ne doivent point s'arrêter là, il suffit pour ne plus l'ignorer de lire le rapport sur la néerlandisation de l'université. Leur folie d'originalité est si grande qu'en parlant de leur projet, ils se refusent à dire « *Universiteit* », qui a le tort de ressembler au mot français, et qu'ils impriment *Hoogeschool*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et qu'ils parlent non de sa néerlandisation, mais de sa « flamandisation » : *vervlaamsching*.

En vérité, ils ne veulent point d'une civilisation française traduite en flamand, pas plus que d'une civilisation flamande exprimée en français. Ils veulent une civilisation autochtone.

Quelques millions d'hommes à peine parlent cette langue, qui a ses beautés, ses poètes, ses prosateurs. Sa littérature, honorable pour un petit peuple, n'a point de plus nombreux, ni de plus grands hommes que la danoise, la portugaise dont le domaine est si étendu grâce au Brésil, que la serbo-croate qui possède les plus beaux chants épiques de l'Europe. Et qui vent donc se confiner dans l'étude du bulgare ou du serbe, alors qu'il peut sans froissement national, exprimer toutes ses idées en français, langue parlée par les fils mêmes du pays ?

Il est bien des races qui ne parlent plus leur langue originale et n'en souffrent pas. Croit-on que les Bulgares soient de purs slaves et les Roumains de purs latins ? Que les Suisses se divisent en trois races ? Les Français ne sort-ils pas celtes, gaulois, latins et germains ? leur génie en est-il moins grand ? Et Renan fut-il moins breton parce qu'il écrivit en français ? Van Lerberghe, Verhaeren, Maeterlinck ne sont-ils pas la gloire immortelle de la Flandre ?

Une civilisation germanique peut se développer en langue française, comme le prouve l'actuelle invasion nitzchéenne en France, et des Allemands pourraient conserver leur « *Gemüthlichkeit* » en parlant notre langue ; comme le prouve l'effort de quelques écrivains modernes pour donner à leur pensée la clarté et l'élégance des Français. Or, depuis vingt-cinq ans, on a tout fait en Flandre pour arrêter la propagation du français — je ne parle pas de la vaillante Association flamande pour la propagation du français — qui se développerait sans peine à côté du flamand.

Le succès de leur campagne actuelle aurait ce résultat singulier qu'en Flandre, l'enseignement primaire serait flamand, l'enseignement moyen français en partie, les études supérieures flamandes : la logique poussera l'école de M. Van Cauwelaert à néerlandiser entièrement aussi les athénées et les lycées, et quel lien subsistera alors entre la bourgeoisie flamande et la nôtre ? Il n'y en a que de très spéciaux et très fragiles entre nos plèbes — rompez le truchement d'une langue commune entre les classes qui pensent, il ne subsiste rien.

D'autant que l'on ne veut pas seulement développer la connaissance du hollandais, mais rendre plus intense la civilisation flamande.

Entraîné par le même programme, avec la même logique, on répétera ensuite que partout en Belgique, les ouvriers flamands

sont chez eux et qu'ils ont le droit d'y parler leur langue à tous les fonctionnaires. A un garde-barrière de Couvin, on imposera la connaissance du flamand ; on l'imposera au garde-champêtre de Durbuy et au facteur de Tilff, comme à nos employés communaux et provinciaux.

Ce sera l'exclusion des Wallons. Non point qu'ils soient incapables d'apprendre des langues étrangères : j'en ai connu à l'Université qui arrivaient à lire sans trop de peine une dizaine de langues et plus — ce qui n'a rien d'extraordinaire pour un apprenti philologue.

Mais il s'agit pour eux de parler une langue aussi bien que ceux dont c'est l'idiome maternel, et ces derniers auront appris le français sans peine, parce que dans leur pays la moitié de la population parle le français. La Flandre est bilingue, la Wallonie ne l'est pas.

L'administration passera donc, dans toutes les provinces, aux Flamands, et ce sera sans doute un préjudice formidable pour les nôtres. Préjudice bien inférieur cependant pour les fortunes que pour notre développement moral : car les directions seront flamandes, purement flamandes, de ce caractère aigu que nous appelons flamingantisme.

Ce sera alors la déchéance.

Exagérations ?

Mais tout cela figure au programme flamand, et jusqu'à présent les défenseurs de ce programme ont toujours remporté la victoire. Une victoire nouvelle les rendra plus forts.

Prétendrait-on que déjà nos directions supérieures ne sont pas flamandes — encouragements aux beaux-arts, aux lettres, aux sciences, travaux publics ? que les directions politiques ne sont pas flamandes ? Et elles iront en s'accusant.

Si de notre enquête se dégage une conclusion, il nous paraît que c'est d'abord celle-là. Devant la force déchainée qui menace de tout emporter, l'inquiétude a saisi les plus pondérés.

Ils voient bien que deux civilisations se heurtent, dont l'une refuse, inspirée d'un large humanisme, d'écouter la chanson de l'autre.

Ne convient-il pas de résumer leur impression en disant que nous en avons assez de cette lutte et qu'une irritation exaspérée nous porterait à accepter toutes les solutions ?

Personne ici, à part M. DEVÈZE, et pour cause, ne consent à supprimer l'Université de Gand.

Plusieurs refusent à l'Etat de créer l'Université flamande.

Les cinq sixièmes des étudiants intéressés désirent le *statu quo*,

ainsi que la majorité des professeurs. Sans une loi de contrainte, la « Vlaamsche Hoogeschool » n'aurait pas d'élèves.

Et pourquoi ? Le français est langue nationale de la Flandre au même titre que le flamand, et tous ceux qui arrivent à l'Université connaissent le français. Alors, quel intérêt les poussera à continuer leurs études dans une langue beaucoup moins parlée ?

Mais il faut, nous dit-on, qu'un peuple possède une aristocratie parlant son langage. Sans doute, mais les études moyennes obligent chacun à connaître le flamand. Et à l'Université de Gand, plus de vingt cours se font dans cette langue.

Chasser une langue comme le français d'un territoire où elle est langue maternelle, est aussi odieux que la persécution du polonais par les Prussiens, du français à Malmédy et en Alsace. Où sont les oppresseurs ?

Les Universités polonaises de Lemberg et de Cracovie vivent dans un milieu où la noblesse et le peuple parlent le polonais. Et il en est de même des Universités hongroise, serbe et bulgare.

Des flamingants même reculent devant la suppression d'une Université florissante : M. VANDERVELDE n'en veut pas, ni M. HERMAN DE BAETS.

Pour ceux de nos correspondants qui admettent la création d'une nouvelle Université, ils la voudraient à Anvers.

Leur avis ne me séduit guère, j'ose le dire. Mettez-la à Gand, à côté de l'autre. Anvers est déjà très flamingant. Ne lui donnez pas les moyens de l'être davantage. Ne faites pas que tous ses médecins, ses avocats, ses ingénieurs soient de fanatiques Flamands, ne connaissant que leur langue. S'il était un remède à la situation, ce serait plutôt de déclarer Anvers port franc, en le détachant de la Belgique. Nul n'y perdrait. Notre politique y gagnerait. Elle n'aurait plus à tenir compte d'un « banc » qui a toujours servi les intérêts de la « métropole » plus que les intérêts du pays, qui empêche la canalisation de la Meuse et qui ruine nos contrées en impôts.

Boutade ? Réfléchissez-y. Nous reprendrons l'idée.

Nos amis, quant aux moyens de lutte, ont énoncé bien des idées.

Former des lignes, organiser des cours, des conférences, agir sur les hommes politiques.... Tout cela, c'est la tâche d'aujourd'hui. C'est l'organisation de la résistance.

D'aucuns pensent qu'elle suffira, et je le souhaite avec eux.

Mais si tout cela reste insuffisant ? Si les concours politiques nous manquent, si le fanatisme de race est trop grand, où allons-nous ?

Et c'est ici un des grands intérêts de notre enquête, de montrer la volonté, cette fois arrêtée, d'aller jusqu'au bout : tous ont mesuré où peut aboutir une ligne de conduite adoptée et ils ne s'en effrayent pas.

Quel chemin parcouru ! Il y a deux ans, des gens sérieux appelaient énergumènes les orateurs qui parlaient de séparation administrative..... Ce mot a été prononcé par des hommes entourés du respect de tous, pour leur sagesse et leur modération. Nous l'entendons sans émoi et des projets naissent tous les jours.

D'autres envisagent sans peur l'éventualité d'une séparation plus grave. Ils se demandent pourquoi nous ne déferions point le jeu de la diplomatie en nous réunissant aux frères de notre race.

Qu'en concluons-nous ?

Une chose très simple et très heureuse pour notre idéal : nous nous sommes réveillés.

Usons de la persuasion d'abord : la terre de Flandre n'a rien à perdre à parler le français. Ses grands écrivains le prouvent. Maeterlinck et Verhaeren sont restés Flamands. Et nous la respectons dans ses fortes vertus.

Mais n'ayons crainte d'agir. Sentinelles latines jetées à l'extrême nord, aux marches de Germanie, nous comprenons enfin le péril.

Pour que l'action soit efficace le jour où la parole sera vaine, nous serons *nous-mêmes* sans transaction, et nous allons exiger de tous les nôtres qu'ils servent la cause latine confondue ici avec la cause wallonne, sans redouter aucune éventualité.

Nous étions Wallons, un peu : soyons-le beaucoup. C'est le vœu de chacun, et n'ayons crainte d'être entièrement, exclusivement Wallons.

L'essentiel est que le sentiment soit né de cette nécessité d'une action wallonne — l'enquête en établit l'existence : il nous reste à le cultiver dans les masses, en faisant par tous comprendre les dangers de l'heure.

Nous préparerons ainsi les grandes solutions — quelles qu'elles soient.

\* \* \*

Aimons notre terre, nos mœurs, notre esprit : ne laissons point envahir l'une, altérer les autres. A lutter pour elles, goûtons-en le charme et soyons heureux d'être chez nous.

O ma jeunesse ! quels travaux je lui imposai, atteint de ce mal qui nous fait chercher l'idéal très loin des sentiers paternels !

Nostalgie d'étranges pays et de rêves abstraits, comme tout cela,

aux brumes perlées de nos paysages, s'estompe aujourd'hui et verdit de ses rosées nos vals et nos coteaux !

Qui ne l'a ressenti, ce désir d'échapper à une vie mesquine, aux vœux des consciences bourgeoises, à l'enlissement des villes provinciales ? Ne l'avez-vous pas éprouvé, avec tous ceux qui furent jeunes et inquiets ?

Au seuil des hautes études, une soif ardente de science et de beauté nous brûlait. Dans la nuit des temps et de l'espace, dans l'abîme de la pensée, de hautes chevauchées appelaient nos âmes prisonnières du précepte et du livre, et pour échapper à l'étreinte, nous fuyions. A la clarté latine, nous opposions le clair-obscur des germains, l'humaine pitié des slaves, les poèmes orientaux ensoleillés de parfums violents. Pour fuir les choses où vivent nos semblables, pareils à tout le monde, nous tentions de nous refaire une autre âme par l'étude des langues et des littératures, et pour changer l'axe de nos pensées, les philosophies allemandes, anglaises et grecques s'offraient à nous. L'art n'acquerrait de prix qu'en s'éloignant du nôtre. Et nos collines, nos vals, nos gaies rivières traînaient au ras du sol une piètre existence au prix des pics neigeux et des torrents formidables. Pays étroit ! disions-nous.

Et l'heure est venue pourtant de les aimer, autant qu'un homme peut aimer la terre où ses yeux ont bu le clair soleil.

C'est, après un voyage, le sourire du printemps sur nos vallées, fleuries pour l'union spirituelle de l'homme et de la nature. Une impression fugitive d'abord, une surprise de l'âme et des sens, et enfin la communion avec les âmes douces qui chantent au gré du vent et des raidillons dans nos bois et nos rivières, avec un peuple délicat et qui s'offre à toutes les cordialités.

Par un jour de printemps, les marronniers de la grand'place caressaient l'œil d'un vert délicieux, frais et velouté. Le soleil les effleurait en se couchant. Les feuilles, qui venaient de s'ouvrir, étaient légères. Au ciel, un bleu pâli, épars entre les grisailles des nues. Des lettres d'or scintillaient derrière les feuillages. L'atmosphère était douce, un peu lourde. Les passants flânaient. Quelle douceur dans les verdure des beaux arbres ! Quel simple décor, ce moutonnement de sphères aériennes, où le vert est aussi tendre que la joue d'un tout jeune enfant ! Pierre traversa la rue ; il la retraversa : deux minutes s'étaient écoulées. De nouveau, il regarda : la lumière passait plus haut, la clarté était plus froide, la verdure assombrie. On n'oubliait plus de respirer en contemplant ce charme aérien. La féerie avait duré soixante secondes. Le

promeneur était chanceux de l'avoir vue. Peut-être ne se réalise-t-elle en son charme complet que deux ou trois fois par an et dure-t-elle deux ou trois minutes. Le secret du bonheur et de la force ne serait-il pas de saisir les rayons favorables qui font sourire les pétales, et de garder l'heure claire ?

Et par une émotion de ce genre, on revient à l'amour du pays natal. Retenons-la ! Quel charme et quelle douceur, quelle virilité et quel pittoresque sur notre terre !

C'est la haute plaine de Hesbaye, aux larges champs de blé mûr, avec des crépuscules rutilants ; les aimables collines de l'Ourthe, aux courbes élégantes, qui s'immatérialisent dans les voiles perlés de la lumière ; les grises lames, d'escalade impossible, que dressent les rochers meusiens ; les plateaux austères de l'Ardenne, avec ses longues théories de bois mélancoliques ; les plaines tragiques du Hainaut, où pointent, avec des appels de justice, les doigts fumants des noires cheminées. Et partout une population laborieuse, instruite, vive et prévenante, riche de la gloire mosane, brabançonne et hennuyère. C'est l'héroïsme de Godefroid de Bouillon, de Bauduin de Constantinople, d'Henri de Dinant, des Franchimontois ; c'est la pensée de mille grands artistes, et toute une race fière d'elle-même. Etreinte entre une poussée germanique dans les Flandres, une pression germanique à l'Est, une résistance germanique au Nord, isolée parfois au cours des âges de la grande sœur latine, notre race s'est défendue. Et nous ne saisissons pas l'heure qui s'offre !

Nos aspirations sont contrariées et notre idéal faussé : redevenons Wallons, et aux barbares qui cherchent l'isolement, opposons une résistance si ferme qu'ils tombent dans l'oubli.

Soyons des Wallons, imprégnés de la culture universelle : il ne nous en coûte point d'enrichir nos âmes de pensées humaines. Notre patriotisme ne sera pas l'isolement de nos adversaires.

Soyons virils surtout, et fermes.

Ceux qui rêvent d'un large idéal trouveront toujours notre amitié.

Au long des routes, sur la tige grossière des poteaux, les calices de porcelaine permettent de compter les fils télégraphiques. On les appelle des isolateurs.

Le flamingant est cet isolateur.

Combien est plus jolie la fleur blanche qui embaume les champs, en communion avec les abeilles et les papillons !

Et nous préférons sa corolle où se mire le soleil.

F. MALLIEUX.

## Index

*Amis (les) de la langue française*, 139.

Ausiaux Maurice, 89.

Ardenne (d') Jean, 98.

ARTISTES, LITTÉRATEURS, HOMMES DE LETTRES, 98.

*Association des Auteurs dramatiques et Chansonniers Montois* : M. Gaston Talaupé, président, 153.

*Association flamande pour la vulgarisation de la langue française* : M. Hennequin, secrétaire du Comité central, 55.

Baland Arthur, 99.

Beck Christian, 102.

Boitte Arthur, 103.

Bossu Henri, 144.

Bouché Ferdinand, 103.

Buisset, cité 157.

Carlier Arille, 140.

Chainaye Achille, 146.

Chainaye Hector, 141.

Cocq Fernand, 64.

Colson Lucien, 104.

Colson Oscar, 105. Cité 102, 107 note, 158.

D'Ardenne Jean, 98.

Dechesne Laurent, 91.

Delaite Julien, 143.

Delattre Louis, 106. Cité 121.

Delchevalerie Charles, 106.

De Marès Roland, 123.

De Neuville Albert, 129.

Destrée Jules, 65.

Devèze Albert, 47. Cité 158, 162.

Donnay Auguste, 109.

Dumont Edmond, 110.

Dupont Arthur, 51.

Dupont Emile, cité 102, 107, 111, 157.

Dupureux (D<sup>r</sup>), 53.

*Fédération des Sociétés wallonnes dramatiques et littéraires du Brabant* :

M. Henri Bossu, président, 144.

Flechet Ferdinand, 65.

*Fraternelle (la) wallonne*, 145.

Gilbart Olympe, 110.

Gilbert Eugène, 111.

Giraud Albert, 111. Cité 105, 115.

Giroul Jules, 66.

Glesener Edmond, 111. Cité 121.

Goblet Nicolas, 67.

Harry Gérard, 114.

Hennebief Léon, 115.

Hennequin, 55.

Hocquet Adolphe, 117.

HOMMES DE LETTRES, 98. Voy. aussi Chainaye Achille, 146 ; et Hector, 141.

HOMMES POLITIQUES, 64. Voy. aussi Delaite, 143.

Hoyois Joseph, cité 157.

Janson Paul, 67. Cité 62.

Jenuissen Emile, 119. Cité 102.

*Jeune Garde wallonne de Charleroi* : M. Arille Carlier, président, 140.

Krains Hubert, cité 121.

Lemonnier Camille, 120. Cité 154.

Lequarré Nicolas, 94.

Le Roy Grégoire, cité 115.

Lerberghe (van), cité 106, 115, 121, 161.

Lhoneux J., 94.

*Ligue pour la liberté des langues* : M. Armand Spée, président de la Section libérale, groupe d'Anvers, 58.

*Ligue nationale pour la défense de la Langue française* : M. S. Sasserath, président, 148.

*Ligue wallonne du Brabant* : M. Achille Chainaye, président, 146.

*Ligue wallonne d'Ixelles* : M. Hector Chainaye, président, 141.

*Ligue wallonne de Liège* : M. Julien Delaite, président, 143.

*Ligue wallonne du Tournaisis* : M. Walther Ravez, secrétaire, 147 ;

M. Adolphe Wattiez, président, 155.

LITTÉRATEURS, 98. Voy. aussi Destrée, 65 ; Séverin, 97 ; La Wallonie française, 154.  
Lyr René, 122.

Maeterlinck Maurice, 122. Cité 54, 106, 115, 121, 126, 137, 161.  
Magis Alfred, 68.  
Magnette Charles, 74.  
Magnette Paul, 122.  
Mallieux Fernand, 45, 157.  
Marès (de) Roland, 123.  
Marcke (van) Charles, 75.  
Maubel Henry, 125. Cité 121.  
Michel A., 126.  
Mockel Albert, 126. Cité 102, 121, 158.  
Morisseaux F.-Ch., 128.

Neuville (de) Albert, 129.

Oasis (l') : M. Edmond Doumont, directeur, 110.  
OPINIONS FLAMANDES, 47.  
Outer Nestor, 130.

Pelseneer Paul, 96.  
Pepin, 77.  
Picard Edmond, cité 46, 157.  
Piérard Louis, 131.  
Pirenne H., cité 121.

PROFESSEURS, 89. Voy. aussi Fernand Mallieux, 45, 157 ; S. Sasserath, 148.

Rassenfosse Armand, 131.  
Ravez Walther, 147.  
Rency Georgos, 132. Cité 121.  
Rizzardi Luca, 133.  
Roger Jean, 80.  
Rosy Léopold, cité 157.

Santen (van) René, 56.  
Sasserath S., 148.  
Séverin Fernand, 97.  
SOCIÉTÉS, CHEFS DE GROUPES, 139.  
Sottiaux Jules, 133.  
Souguenet Léon, cité 157.  
Spée Armand, 58.

Talaupé Gaston, 153.  
Terwangne-Delloye Gustave, 83.  
Thiry Oscar, 136.  
Troclét Léon, 85.

Vandervelde, cité 157, 163.  
Van Lerberghe, cité 106, 115, 121, 161.  
Van Marcke Charles, 75.  
Van Santen René, 57.  
Vautel Clément, 136.  
Verhaeren Emile, 136. Cité 70, 106, 115, 121, 126, 154, 161.  
Voituron Hector, 137.

Wallonie (la) française, 154.  
Wattiez Adolphe, 155.  
Wuille Pierre, 138.

## Errata

Page 53, dernier alinea, lisez : « pour une population de langue germanique pure, je pencherais pour son utilité ».

Page 65, article de M. Jules Destrée, avant-dernière ligne, lisez : « trop souvent à en reparler ».

Page 66, article de M. Jules Giroul, 5<sup>e</sup> alinea, dernière ligne, au lieu de « du collègue », lisez « des collègues ».

Page 136, alinea 5<sup>e</sup>, ligne 3<sup>e</sup>, lisez : « la plupart d'entre eux ».



## L'Exposition de Charleroi

par

M. ARILLE CARLIER.



PRÈS le Brabant, après Anvers, après Liège, le Hainaut aura son exposition.

Charleroi a conçu et réalisé ce projet, — Charleroi, la ville neuve, toute à l'instant présent ou à l'heure future, la cité aux paysages de force et de violence, le centre tumultueux des énergies et des initiatives audacieuses, de la vie intense et de l'activité trépidante, le cerveau de l'industrie hennuyère.

\*\*

L'idée n'en est pas nouvelle, puisqu'en 1905 déjà, le Musée provincial de Charleroi avait émis l'intention — oh ! bien modeste — de faire connaître au public les résultats de l'enseignement industriel et professionnel du Hainaut, et d'exposer le petit outillage. Mais ce fut réellement à la suite du succès de la *Worlds'fair* liégeoise que notre Chambre de Commerce la reprit pour son compte, et qu'elle proposa en 1907 d'organiser une « Exposition des industries et des produits d'importation » de la région. Sa réalisation fut d'abord fixée à 1909. Mais la réflexion vint ; on voulut faire mieux et plus grand. Sans doute, Saint-Trond était parvenu à réaliser ce joli tour de force de mettre sur pied une exposition en six mois. Mais, par contre, Liège n'avait-il pas mis six ans à se préparer, et l'organisation de l'Exposition de Bruxelles ne demanderait-elle pas quatre longues années ?

C'est ainsi que la date de l'Exposition de Charleroi fut reportée à 1911, en même temps que le capital primitif de deux cents cinquante mille francs était doublé.

\*\*

Que voulait-on ?

Organiser à Charleroi une exposition internationale, il n'y fallait pas penser. Jamais elle n'aurait atteint l'importance des foires universelles de Bruxelles, d'Anvers et de Liège. Ce luxe-là, seules les grandes villes du pays pouvaient se l'offrir ; Charleroi ne pouvait se passer si coûteuse fantaisie.

D'autre part, chaque Worlds'fair veut dépasser sa devancière en beauté, en richesse, en superficie. Or, Charleroi viendrait après Bruxelles. Ne souffrirait-il pas de la comparaison ? Ne serait-il pas un décalque humiliant, une piteuse répétition du Solbosch ? Quel « clou » découvrir pour aiguillonner la curiosité des foules blasées par le déjà vu ?


Il fallait chercher autre chose.

Il n'y avait pas à se faire illusion. En fait, le caractère international n'eût été donné à Charleroi que par quelques participations isolées, et en ce qui concerne l'industrie et le commerce, inmanquablement l'Exposition serait régionale.

Mais alors ? Pourquoi ne pas restreindre volontairement le programme en le localisant ? Pourquoi ne pas mettre simplement en lumière la prospérité extraordinaire, le pittoresque, l'originalité du Pays Noir ? Pourquoi ne pas suivre ce courant qui entraîne tous les peuples, toutes les vieilles provinces à rechercher ce qui les différencie des autres, leurs caractères propres, leur « personnalité » en un mot ? N'avait-on pas sous les yeux l'exemple concluant donné il y a quelques années par les provinces rhénanes ? En quoi l'entreprise serait-elle moins bonne et sa réalisation moins belle, si l'on faisait de Charleroi un Dusseldorf wallon ?

Le 20 juin 1910, Monsieur le Ministre wallon Hubert posait la première pierre de cette Exposition, dont le caractère régional s'affirme alors nettement et que les discours officiels, en cette circonstance, qualifièrent — ô joie ! — d'Exposition « wallonne ».

Le sort en était jeté. On élagua de son aire d'action tout ce qui ne pouvait lui apporter qu'une collaboration indigente. On annexa au Hainaut industriel l'Entre-Sambre-et-Meuse namuroise, voire le Brabant wallon, et en ce qui concerne l'art ancien, on rattacha sans hésiter à notre terroir les vieilles villes hennuyères d'Amiens, de Douai, de Maubeuge et de Valenciennes.



D'AVRIL  
A NOVEMBRE 1911  
EXPOSITION  
DE CHARLEROI

SECTION NATIONALE  
Electricité, Mécanique en général, Agriculture, Horticulture, Arts

SECTION PROVINCIALE  
Enseignement, Education, Oeuvres sociales.

SECTION REGIONALE  
Industrie Commerce

SECTION INTERNATIONALE  
Industrie et Produits de l'Alimentation

Chose incroyable, les blanches caravelles venues des îles d'Orient et des mers d'Occident n'apporteraient pas chez nous les essences précieuses, les vêtements de prix, les métaux rares ; on ne dépouillerait pas à notre profit de fantastiques Pérous, des Golcondes illusives, les jeunes et les vieilles Californies. Tous les trésors venus de par delà les océans céderaient la place à de vulgaires rails, à de banales gaillettes, à des vitres comme on en voit tous les jours. La hiercheuse des Ardinoises, le souffleur des Hamendes, et le puddleur de la Providence, après avoir été à la peine, seraient à l'honneur. Le tirailleur sénégalais, pas plus d'ailleurs que l'Indou de Bénarès ne seraient pas là pour distraire l'attention des foules étonnées... Ce serait ducace, une ducace qui durerait aussi longtemps que les feuilles de l'année ; on inviterait parents et camarades ; aucun n'échapperait au tour du propriétaire et on leur ferait admirer les canons diaphanes soufflés par Zidôre, les rails que Florent a laminés et les braisettes maigres passées par Titine, — vous savez, la jolie fille du Faubourg dont le galant est *calonié* ? — Tout cela ne vaudrait-il pas mieux, je vous le demande, qu'une collectivité des colonies anglaises ou un pavillon du Guatemala ?

On a dit que le Solbosch avait démontré que l'avenir appartient aux expositions régionales et spéciales. C'est bien possible. En tous cas, il a prouvé que les promoteurs de l'Exposition hennuyère avaient vu juste.

Charleroi ne pouvait plus compter désormais sur les nations amies pour lui apporter un appoint précieux ; on dut chercher ailleurs. Les encouragements officiels ne lui manquèrent pas, c'est certain ; le patronage de la Province, du Gouvernement, même du Roi lui furent acquis dès la première heure. Mais elle trouva mieux que tout cela : l'Exposition rencontra la sympathie absolue de toute la population. Elle découvrit des énergies nouvelles et des bonnes volontés insoupçonnées ; elle s'attira des dévouements et des activités ; elle les réunit en un faisceau, afin de présenter aux visiteurs accourus une synthèse complète de la vie et de la puissance du Pays Noir, et de donner à nos populations la fierté de leur force et la conscience de leur originalité.

Quel Wallon amoureux de son coin de terre n'eut pas souscrit d'enthousiasme à un programme si séduisant de filialité ?

\*\*

Comme bien on pense, l'industrie et le commerce de la Sambre se sont taillé à Charleroi la part du lion.

C'est logique. On n'a pas, même en Belgique, une notion exacte de notre puissance industrielle. Evidemment, le nom de Charleroi éveille aux yeux de tous des perspectives d'usines et de charbonnages ; mais cette image est incertaine et imprécise. Sait-on que Charleroi s'entoure d'une ceinture de villes actives : Châtelet, Fleurus, Gosselies, La Louvière, Fontaine-l'Évêque, et de communes populeuses : Marchiennes, Couillet, Jumet, Gilly, Courcelles, et les autres, et que cette agglomération compte plus d'un demi-million d'habitants ? Se rend-on compte de la multiplicité de ses industries du fer, du verre et du charbon, de leur expansion continue ? Ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'à l'ombre de ces exploitations capitalistes énormes et formidables, se groupent quantité de petites industries intéressantes : carrières, céramiques, fabriques de câbles, corderies, industries chimiques, sucreries, brasseries, savonneries, tanneries, etc. ?

A ce point de vue, notre Exposition sera une révélation ; d'un côté, elle augmentera sans conteste le renom du pays et ses relations à l'étranger ; de l'autre, elle donnera à nos fabriques et à nos manufactures l'occasion de profiter des leçons précieuses de la concurrence ; elle fera naître des idées neuves et des initiatives fécondes ; par elle surgiront au pied de nos terrils des commerces insoupçonnés et des industries inconnues.

L'augmentation croissante de nos besoins et notre puissance de consommation ont aussi décidé le Comité exécutif à créer une section internationale de l'alimentation, ces produits étant presque tous d'importation. Ici encore, on le voit, apparaît la préoccupation constante de ramener les manifestations les plus diverses à la même conception régionale.

\*\*

Mais ainsi comprise, l'Exposition industrielle de Charleroi eut été incomplète. Ce n'est pas seulement au machinisme et à la science des ingénieurs que l'on doit ces fers, ces aciers, ces charbons, ces verres. Le rôle de l'employé comporte une grande importance. Il nous intéresse aussi, ce peuple courageux dont Constantin Meunier magnifia la mâle énergie. Qu'a-t-on fait pour le rendre de plus en plus apte à son rôle de producteur ? S'est-on intéressé à son sort ? A-t-on essayé de le prémunir contre les accidents, contre la vieillesse ?

L'ouvrier, à l'heure actuelle, doit être pour l'ingénieur, non plus un coolie, mais un collaborateur intelligent. Le Hainaut le croit ainsi. Pour en douter, il faudrait ne pas connaître l'œuvre

admirable, unique, de la Province, dans le domaine de l'enseignement technique. Il faudrait ignorer cet ensemble harmonieux d'écoles industrielles, professionnelles, d'apprentissage, que couronne cette grandiose *Université du Travail*, avec son *Musée provincial* et sa remarquable *Ecole industrielle supérieure*.

Tant d'œuvres sociales, à côté de cela, montrent combien le Hainaut se préoccupe de la vie des humbles : Sociétés d'habitations ouvrières ou de secours mutuels qu'il encourage ; Universités populaires qu'il patronne ; Ecole des estropiés, où il rend aux victimes du travail leur dignité d'homme en leur apprenant un nouveau métier ; groupements professionnels, corporations, etc.

L'Exposition de Charleroi ne devait-elle pas donner ces multiples institutions en exemple aux hommes d'action des autres provinces qui rêvent l'amélioration des masses populaires ?

\* \*

L'Exposition de Charleroi sera grande, parce qu'elle est élevée à la gloire de notre prospérité matérielle. Elle sera plus grande et plus noble encore.

Grâce à l'initiative de M. Jules DESTREE, nous aurons une section d'Art wallon ancien et moderne ; des auditions musicales, des conférences seront consacrées aux manifestations esthétiques régionales, dans le passé et au temps présent, de façon à faire connaître et apprécier les correspondances musicales et littéraires des beaux-arts représentés à l'Exposition.

L'art « wallon » ! Cela existe-t-il donc ?

Certes, ce n'est pas la dernière exposition de l'art « belge » du XVII<sup>e</sup> siècle qui pourra en donner une idée, — cette exaltation de l'art flamand où la Wallonie, traitée en parente pauvre, n'était représentée que par quelques dessins de Laïresse et quelques pièces d'orfèvrerie de Mons et de Tournai. C'est pourquoi notre Exposition d'Art Ancien de Charleroi viendra à son heure, pour montrer la contribution importante de la Wallonie à cet art du Nord, qu'on s'obstine à appeler flamand. Il aura son utilité, n'eût-il d'autre conséquence que d'imposer à l'attention des esthètes et des historiens de l'art cette Ecole Wallonne, qui peut revendiquer pour elle tant d'artistes confondus dans la gloire germanique (1).

(1) Il est juste de dire qu'en Allemagne on commence à ne plus ignorer l'Art Wallon : dans certains musées on y peut lire sous certains primitifs : *Wallische Schule* (Ecole Wallonne).

Et d'abord, la classe de peinture ne peut-elle pas grouper les œuvres de nos primitifs tournaisiens : Campin, de la Pasture et ce Daret, qu'on veut rapprocher du Maître à la souris ? celles des romanistes : Gossart de Maubeuge, Neufchatel le portraitiste, Bellegambe de Douai, qui peignit le retable d'Anchin, Blès de Bouvignes et Patinir de Dinant ? celles de Bonnejonne et de Jouet, tous deux de Châtelet (XVII<sup>e</sup> siècle) ; de Nicolaï, de Fosses, élève de Rubens ? Ne pourrait-elle faire place aux pastorales mignardes de Watteau, de Valenciennes, aux toiles des Navez, Gallait, Hennebicq, Bourlard, Wiertz, Herbo, Carlier, Boulenger, Baron ? La miniature n'y serait-elle pas merveilleusement représentée par Beauneveu, de Valenciennes, qui enlumina les Très Riches Heures du duc de Berry, et par ce Marmion d'Amiens, qui fut mêlé si intimement à la vie artistique de Tournai ? Un certain Rops ne pourrait-il donner une idée de notre gravure ?

Les œuvres de la statuaire ancienne s'y retrouveront, dit-on, soit en originaux, soit en moulages. Peut-on espérer y voir quelque pieuse figure des « ymaigiers » wallons des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ; un moulage des tombeaux de St-Denis, sculptés pour les rois de France par Beauneveu ; des fragments du montois du Brœucq ; des emprunts à l'art mosan de Delcour ? Et l'œuvre de Constantin Meunier, n'y a-t-elle pas sa place toute marquée ? Ne pouvons-nous pas y faire figurer les délicates niellures du moine Hugo d'Oignies (XII<sup>e</sup> siècle), les orfèvreries des écoles de Mons et de Tournai ? Enfin, dans la classe des objets d'art décoratif et industriel, ne doit-on pas ranger les porcelaines de Tournai, les grès de Bouffioulx, les tapisseries d'Enghien, de Tournai et peut-être d'Arras, les dentelles de Valenciennes et de Binche et les dinanderies ?

Quant à la classe d'archéologie, l'organisation en est confiée à la Société Archéologique de Charleroi ; elle sera installée dans le Musée du boulevard Jacques-Bertrand. Le compartiment de la préhistoire sera remarquable, et les époques gallo-romaines et franques présenteront un grand intérêt, grâce aux apports des musées de Mons, de Namur et du Cinquantenaire et des collections particulières.

Vous vous l'imaginez, on n'a pas oublié les ouvriers d'art de l'heure présente. Sans doute, la section d'art moderne reste ouverte à toutes les œuvres belges, mais ceci a son importance : à mérite égal, la préférence est accordée à celles qui se rattachent



à la conception régionale de l'Exposition, soit par le lieu de naissance ou de résidence de leur auteur, soit par la nature de leur sujet ou par leur destination.

C'est à ce titre qu'une salle sera réservée aux artistes étrangers qui se sont inspirés dans leurs œuvres de notre coin de terre; de ses types ou de ses paysages.

Mais c'est là l'accessoire. Ce qu'il importe de souligner, c'est que pour la première fois, comme l'a fait remarquer *Wallonia*, une exposition d'art nettement wallonne rassemblera les toiles, les marbres, les eaux-fortes des gens de chez nous.

Et l'on songe avec bonheur aux gloires présentes comme aux espoirs de la jeune école hennuyère. C'est d'abord Rousseau, le plus grand de tous, enfant de Feluy; c'est Deglumes, de Gerpennes; Jules Cran, de Thuin. C'est Pierre Paulus, Charles Wathelet, Camille Lambert, A. Duquesne, Raphaël Bauduin, Marcel Gailly, Nestor Jonet, Baudrenghien, et parmi les nouveaux venus: Paula Evrard, Verhaegen, Revelard, Laudy, Soudan, Davaux, Scoriel, Auvray, tous enfants de la terre carolorégienne. Puis c'est Anna Boch et Leduc, de La Louvière; c'est Mons avec son école de gravure: Auguste, Jeanne et Louise Danse, Greuse, Duriau, Maurice Mercier, Bernier, Victor Dieu; avec ses peintres: Motte, Buisseret, Cart, Regnard; par delà les terrils du Borinage, à Tournai, c'est Louis Pion, Bonduelle, Arthur Chantry, Jules Pollet, Fernand Gaudfroy et les autres, et les autres...

Est-ce qu'en ceci encore, l'Exposition de Charleroi ne sera pas une révélation?

\* \* \*

Puisqu'on veut donner une idée exacte des multiples aspects de notre vie intellectuelle, pouvait-on passer sous silence notre littérature de dialecte?

C'est à l'Association Littéraire Wallonne de Charleroi qu'échoit l'honneur d'assurer la participation de nos félibres, en exposant les portraits et les œuvres des anciens: Bernus, Bertrand, Thibaut, Piérard, et ceux de ses membres. Elle se propose d'y adjoindre quelques tableaux diagrammes montrant le mouvement de la presse wallonne dans le Hainaut et le développement continu de notre théâtre populaire.

De son côté, la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Hainaut organise un concours accessible aux sociétés drama-

tiques de la province; il aura lieu à l'Eden-Théâtre de Charleroi, à la fin du mois d'août.

\* \* \*

Dans le monde des touristes, il est de règle de ne pas descendre à Charleroi; si on est forcé d'y passer, on ne s'y arrête pas. Le voyageur croit en Baedeker comme en l'Évangile, et le Baedeker n'est guère lyrique à l'endroit de la Terre noire. Nos horizons de fumées et nos rivages de houille sont-ils à ce point rébarbatifs? Je ne le pense pas. Il y a dans ses lignes de rudesse je ne sais quelle grandiose beauté, quelle poésie tragique. Ses aspects varient à l'infini, selon l'heure et les saisons; comme dit Sottiaux, il est, le pays,

Noir parmi la lumière et rouge dans la nuit,

il fleurit en mai et s'endeuille en décembre; il sourit au soleil et s'endort sous la neige; il a des midis de tapage et des soirs de silence.

Vous fuyez cette terre infernale? A deux lieues de Charleroi, nous voici dans un vallon d'églogue et de bucolique, dans un hameau virgilien, dans quelque Arcadie paisible et ombreuse. Le contraste est frappant.

Ce ne sont point les souvenirs historiques et archéologiques qui nous manquent. En amont, c'est l'abbaye d'Aulne, Thuin et son beffroi, Lobbes, son abbaye et son église romane de S<sup>t</sup>-Dodon, le château-fort de Solre, le pont romain de Montignies-S<sup>t</sup>-Christophe. Vers l'Ouest, c'est Fontaine-l'Évêque — chère à Louis Delattre — et son château; c'est Trazegnies, son château féodal — le *Logis des Treize* — et le tombeau d'un de ses seigneurs, sculpté par Duquesnoy; c'est Mariemont, les ruines du palais de Marie de Hongrie, l'abbaye de l'Olive et la tombe de S<sup>te</sup>-Béatrice, avec son exquis parfum de légende. Remontez au nord: c'est l'abbaye de Soleilmont, celle de Villers; ce sont les champs de bataille de Ligny et de Fleurus. Descendez la Sambre: c'est le château d'Acoz, demeure d'Octave Pirmez, et la vallée pittoresque qui se continue vers Namur. Au sud, s'étend cette curieuse Entre Sambre et Meuse, fière de ses Marches militaires, de ses *pasquies*, de ses ducaces des filles; là, ce sont les paysages aux lignes moelleuses, douces de la vallée de l'Heure, ses coquets villages: Ham et Walcourt. Plus loin, c'est la Mollignée, le Viroin, les rochers de Couvin et de Nismes, et la terre boisée de Chimay.

Toute cette région est inconnue et méconnue. L'Exposition de Charleroi, en attirant les étrangers, aidera-t-elle à faire tomber l'ostracisme dont elle est frappée ? Ses promoteurs l'ont pensé.

\* \* \*

C'est sur les terrains domaniaux de la porte de Waterloo, à l'emplacement de l'ancienne citadelle, que s'étend l'Exposition, sur une superficie de vingt-cinq hectares.

La façade, d'un staf éblouissant de blancheur, aligne en face de l'avenue de Waterloo sa colonnade ionique très élégante. Un dôme central élevé, placé en recul, relie les ailes principales. C'est dans les halls de droite que se trouvent les machines en mouvement, depuis les colosses des motrices, des génératrices et des turbines, jusqu'aux petites machines-outils. Dans les halls de gauche, s'entassent rails, roues, bielles, poutrelles, glaces, etc., tous les produits des sciences et de l'industrie. En descendant vers le fort de la Garenne, s'élèvent à droite le Palais des travaux féminins, le *Faisan doré* — notre *Chien vert* — ; à gauche, l'imposante *Université du Travail*, et l'Ecole professionnelle transformée en Salon des Beaux-Arts. En bas, s'étend l'inévitable plaine des attractions, le *Luna Gardens*. Vers Montignies, se rencontre le Parc du Repos, qui précède le Village Japonais, ses jardins, sa vallée accidentée et, dans le fond, la silhouette du Fushi-Yama, le volcan neigeux à cratère noir. C'est ici le quartier exotique, avec son théâtre, sa pagode, ses ateliers où des artisans travaillent la laque et les émaux cloisonnés, sa maison de thé où l'on verra glisser silencieusement les mousmés aux yeux obliques...

\* \* \*

L'Exposition n'est pas, comme à Bruxelles, une ville hors la ville, brillante et éphémère. Ainsi qu'à Liège, elle fait partie intégrante de la cité

Des hauteurs où elle se dresse, elle domine l'ardente fournaise où tout un peuple chante les durs refrains du labeur. Sous ce ciel émouvant où fuit le tulle des fumées, sur ces horizons patinés de gris et de noirs, sur ce paysage de terrils triangulaires, de cheminées innombrables, d'usines sonores, de forges bruissantes, dans ce décor de féerie, elle apparaît, dans toute sa blancheur, avec sa vraie, sa noble signification : comme la glorification du Travail et le hosanna de la Terre carolorégienne consciente de sa force.

C'est la conclusion. Le Pays Noir a jeté un regard en arrière ; il dresse son bilan ; il mesure le chemin parcouru ; il prépare une fête de famille.

Avant de repartir à la conquête de nouveaux progrès, pourquoi n'inviterait-il pas les Wallons des autres provinces à célébrer avec lui l'heureux événement ?

ARILLE CARLIER.



CONSTANTIN MEUNIER.

Le Marteleur.